

## L'ATTENTAT

Le 28 juin, les manœuvres terminées (dont le thème n'était d'ailleurs pas une attaque de la Serbie), l'archiduc débarqua à dix heures du matin à Serajevo. Le cortège officiel se forma à la gare. Dans la première voiture prirent place le maire et le chef de la police ; dans la seconde, l'archiduc en grand uniforme, sa femme en toilette blanche et, vis-à-vis, le général Potoriék, gouverneur militaire de Bosnie. Deux autres voitures suivaient, transportant la suite.

Le long du parcours que devait suivre le cortège, Ilitch avait échelonné les six conjurés, avec leurs bombes et leurs revolvers : les trois jeunes gens qui venaient de Belgrade : Princip, Chabrinovitch et Grabez ; les Bosniaques : Popovitch, Chubrilovich et le musulman Mehmedbashitch. L'archiduc devait passer entre une haie d'assassins.

Princip, la veille, avait été prier sur la tombe du « Martyr » Zhérajitch.

Une heure avant l'arrivée de l'archiduc, Chabrinovitch, qui pensait à la postérité, était allé chez un photographe se faire « tirer en portrait ».

Comme le cortège atteignait le pont Cumurja, Chabrinovitch, qui se trouvait au milieu des badauds, amorça sa grenade contre un réverbère et

la lança dans la direction de la voiture de l'archiduc. Le chauffeur vit le geste et accéléra à temps ; la grenade heurta la capote et retomba en arrière de la voiture ; elle explosa devant la troisième voiture, blessant grièvement un lieutenant-colonel de la suite ainsi que plusieurs badauds.

Chabrinovitch avala son poison sur-le-champ ; puis il enjamba prestement le parapet derrière lui, sauta dans le lit à sec de la rivière et prit le large, mais il fut immédiatement rattrapé et appréhendé par les policiers auxquels il déclara : « *Oui, je suis un héros ; un Serbe !* »

L'archiduc fit arrêter le cortège, écouta le rapport qu'on lui fit, puis donna l'ordre de repartir vers la mairie.

Là, le maire se mit en devoir de lire son discours soigneusement rédigé à l'avance, où il se portait pompeusement garant du loyalisme des populations bosniaques, ce qui ne cadrait guère avec les circonstances. Excédé, l'archiduc l'interrompit en lui lançant : « *Comment, je viens ici en visiteur et on me reçoit avec des bombes !* » Nonobstant, l'héritier, sur les instances de sa femme, laissa le fonctionnaire achever sa harangue de bienvenue.

Les augustes visiteurs remontèrent ensuite en voiture et le cortège se reforma comme à l'arrivée. A tout hasard, et bien qu'un second attentat parût fort peu probable, l'itinéraire primitivement annoncé au public, fut modifié. Mais le chauffeur de la première voiture se trompa de parcours ; le gouverneur Potoriék, qui se trouvait face à l'archiduc dans la deuxième voiture, s'aperçut de l'erreur et ordonna à son propre chauffeur de faire machine arrière pour reprendre la bonne route.

Or, par une étonnante coïncidence, à l'endroit précis où l'automobile stoppa, se trouvait posté Princip.

A bout portant, il visa l'archiduc. La balle l'atteignit au cou. Princip tira la seconde balle sur la princesse qui la reçut dans le ventre. Les derniers mots de François-Ferdinand qui se vidaient de son sang furent : « *Sophie ! Sophie ! ne meurs pas, vis pour nos enfants !* » Mais elle rendit le dernier soupir peu après son mari.

Princip fut lynché par la foule, si violemment même qu'on pensa qu'il ne survivrait pas à la

correction.

Les trois conjurés bosniaques ne participèrent pas effectivement à l'attentat ; par la suite, deux d'entre eux déclarèrent que la présence d'une femme à côté de l'archiduc avait arrêté leur bras. Seul, le musulman Mehmedbashitch put s'enfuir et se réfugier au Monténégro, tandis que tous les conjurés et leurs complices étaient successivement arrêtés par la police.

Le meurtre de l'archiduc ne provoqua nul soulèvement anti-autrichien à Serajevo. Au contraire, des manifestations loyalistes s'organisèrent aussitôt et les magasins de nombreux commerçants serbes furent livrés au pillage.

### À BELGRADE

Tandis que les conjurés accomplissaient leur « acte », Belgrade fêtait le « Vidovdan ». A l'occasion du glorieux anniversaire, la feuille officielle « Sirpski Novine » publiait en supplément cet appel :

« Aujourd'hui que nous avons derrière nous des événements grandioses et glorieux d'un intérêt national et que nous en attendons de plus grandioses encore et de plus glorieux, aujourd'hui que nous sommes en train de constituer un grand État serbe, aujourd'hui la Saint-Guy doit être pour nous un jour de grande joie et de fierté à cause des événements passés qu'il a fait surgir, et plus encore à cause de ceux qu'il provoquera. Hommes et femmes serbes ! des millions de nos frères, Slovènes, Croates, Serbes, en dehors de nos frontières, ont aujourd'hui les yeux fixés sur nous, les enfants du royaume : la joie et l'espérance soulèvent leur poitrine, puisqu'ils considèrent notre majestueuse manifestation d'aujourd'hui comme l'événement national par excellence — Dieu vient en aide aux vaillants ! — En avant tous ! Un devoir impérieux nous ordonne d'achever la tâche sacrée qui n'est pas encore accomplie<sup>1</sup>. »

### LES OBSEQUES DE FRANÇOIS-FERDINAND

La mort tragique de François-Ferdinand fut accueillie avec un grand soulagement à la Cour

1. Cf. *Les Preuves*, par Mathias Morhardt.

de Vienne. Le prince de Bülow dans ses « Mémoires » déclare sans ambages :

« La plupart des gens que je rencontrai dans les jours qui suivirent étaient enclins à considérer la tragédie de Serajevo comme un *débarras*. Le comte Szögyényi, ambassadeur d'Autriche, serviteur profondément loyal des Habsbourg, fils d'un chevalier de la Toison d'Or, lui-même chevalier de cet ordre, me dit, lorsque je lui fis mes condoléances, que comme chrétien et gentilhomme hongrois il déplorait la destinée de l'archiduc et de sa noble épouse ; mais que politiquement l'élimination de l'héritier de la couronne lui semblait « une grâce de la Providence ». Le caractère passionné de l'archiduc, sa haine contre les Magyars, sa prédilection aveugle pour les Tchèques et les Slaves du sud, son cléricisme outré auraient pu entraîner des secousses graves et peut-être la guerre civile. A l'extérieur, son fanatisme, son emportement et son entêtement en auraient fait un allié incommode. *Requiescat in pace*, conclut avec onction l'ambassadeur impérial et royal.

En dehors de la carence indéniable des services de la police à Serajevo, cette indifférence que témoigna la cour de Vienne à l'annonce de l'attentat fut un moment invoquée pour attribuer à la camarilla impériale une complicité — jamais démontrée d'ailleurs — dans l'assassinat ; et aussi le mauvais vouloir, lors des obsèques, du grand maréchal de la Cour, le prince de Montenuovo, descendant de l'archiduchesse Marie-Louise, ex-impératrice des Français, et du comte de Neipperg.

Désirant faire sa cour à l'empereur dont il n'ignorait point les sentiments d'hostilité envers François-Ferdinand, ce chef du protocole en arriva à révolter les grands seigneurs eux-mêmes pourtant peu favorables à l'héritier, en organisant, d'après ses propres termes, un « enterrement princier de troisième classe » : Ne poussait-il pas la bassesse d'âme jusqu'à faire placer le cercueil de la malheureuse Sophie Chotek, lors de la bénédiction des corps, plusieurs marches au-dessous du cercueil de l'archiduc, afin que, même morte, la Tchèque de petite noblesse, morganatique épouse de l'archiduc, subît une ultime humiliation.